



Compostelle

*Chemin
Sanabrés*

Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle - Chemin
Sanabrés

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1535-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Via de la Plata

De Zamora

À

Santiago

En passant par

Ourense

Zamora, vendredi, le 12 juin 2009

La plaine de la Castille

Pour qui connaît bien l'histoire de l'Espagne, la ville de *Zamora* évoque un passé chargé de légendes, de héros, de hauts faits militaires qui ont marqué son destin. Moins célèbre que sa cousine, la ville de *Salamanca*, à 62 kilomètres plus au sud, a connu un rôle nettement plus important dans le déroulement de la vie politique de cette région de l'ouest de la péninsule ibérique.

Alors que *Salamanca* marque l'entrée de la Castille, par le sud, *Zamora* demeure le pivot de cette grande plaine que les historiens romains avaient jadis baptisée « le grenier de l'empire », tellement cette terre produisait du blé en abondance. La conquête ne s'était pourtant pas avérée facile. Un simple pasteur Ibère avait bien compris la stratégie nécessaire pour contenir des forces nettement supérieures aux siennes. Pendant plus de vingt ans, avec sa petite troupe de valeureux guerriers, Viriate a su tenir tête aux légions impériales de l'armée romaine. Se déplaçant constamment avec vélocité, ménageant embuscade après embuscade, il savait tendre des pièges aux soldats qui s'aventuraient en dehors des camps, sans jamais affronter les légions déployées en rase campagne. Incapable de le vaincre, les Romains durent utiliser la ruse et la trahison pour se saisir de lui, l'enchaîner et le traîner de force jusqu'à Rome.

La région pacifiée, les ingénieurs romains unirent les deux villes par une voie romaine, *la via romana* numéro XXIV. Ils construisirent un magnifique pont au sud de *Zamora* sur le fleuve *Duero* et firent de même pour *Salamanca*, sur le *rio Tormes*, de telle sorte que cette route qui reliait le sud,

du port de *Cadix* à la ville d'*Oviedo*, au nord de la *Lusitania*, cette grande province romaine à l'ouest de l'Espagne, permit un rapide développement de ces deux villes.

À cette époque, *Salamanca* s'appelait *Salmantice*. Le nom de la ville se transforma au XIII^e siècle avec la création de l'une des plus célèbres universités d'Europe. Les étudiants venus de pays d'origine fort différente utilisaient la langue latine pour communiquer entre eux. Ayant coutume de se réunir dans une grande salle pour discuter, ces étrangers ne conservèrent dans leur mémoire que les premières lettres du nom de cette ville et puisèrent dans leurs mots latins « *sala magna* » pour la désigner, ce qui donna par la suite, *Salamanca*, en espagnol.

Les Romains appelèrent la première place forte sur la rive nord du *Duero*, *Oculo Duri* (l'œil du *Douri*), car ce fleuve permettait la libre circulation des biens et des denrées de *Zamora* à *Porto* qui donnait accès à l'océan Atlantique. La forteresse qu'ils construisirent devait veiller sur la région et surtout sur le grand fleuve qui s'était creusé un nid dans cette région très fertile.

Avec la chute de l'empire romain et les invasions barbares, les anciennes forteresses furent en grande partie détruites. Une telle situation ouvrit toutes grandes les portes à l'arrivée des Maures en 713. La péninsule ibérique fut complètement conquise par les nouveaux envahisseurs. Les Arabes occupèrent les lieux pendant deux siècles et donnèrent à cette agglomération le nom d'une ville bien connue en Turquie, *Samurah*, que les Espagnols traduisirent en leur langue par le mot *Zamora*.

Durant les guerres de la *Reconquista*, la reconquête de l'Espagne par les chrétiens, un jeune chevalier des armées espagnoles, *Rodrigo Diaz de Vivar*, mieux connu sous l'appellation *El Cid Campeador*, devint très célèbre, à la

suite de ses nombreuses victoires militaires. Après avoir enlevé cette place forte aux mains des Arabes, il construisit une muraille autour de la ville et érigea ici un château digne d'un roi. La ville devint alors une place forte quasi imprenable et son chef, un héros célèbre pour tous les Espagnols. Sa réputation s'étendit même à travers toute l'Europe et bien des nobles de la cour du roi *Alfonso VI* commencèrent à craindre son prestige et certains se mirent à désirer sa mort. Averti qu'un complot se préparait contre lui, *El Cid* fit ses adieux à sa belle Chimène et à ses enfants, monta sur son noir destrier et, avec l'aide de ses fidèles compagnons d'armes, traversa l'Espagne tout entière, de l'ouest vers l'est, bousculant tout sur son passage et alla fonder la ville de Valence, sur le bord de la Méditerranée, où il mourut en 1099.

La ville de *Zamora* est remplie de légendes liées à ce valeureux guerrier. Avec le renom que lui apporta le capitaine militaire émérite, elle devint en quelque sorte un symbole de fierté pour une jeune nation qui se cherchait un avenir. Les rois de Castille prirent l'habitude de venir chercher leur couronne sur le tombeau du héros et la ville multiplia les couvents et les monastères. Trente huit églises furent érigées sur cette colline qui devient l'emblème de la nation espagnole. De multiples œuvres littéraires, romans, pièces de théâtres, poèmes de toutes sortes, puisèrent leurs inspirations dans ces faits d'armes, alors que l'idylle très connue entre la belle Chimène et le valeureux *El Cid*, le plus célèbre d'Espagne, donna naissance à de nombreux ouvrages qui ne se comptent plus. Aujourd'hui encore, durant la *Semana Santa*, la semaine qui précède Pâques, des milliers d'Espagnols accourent dans cette ville sainte pour assister à des fêtes grandioses qui évoquent ce passé glorieux.

En 2004, quand nous avons parcouru le chemin de *La Via de la Plata*, des pluies abondantes nous avaient causé bien du souci. À plusieurs endroits, le sentier était devenu impraticable, nous obligeant à marcher sur le bord de la route pour traverser les cours d'eau. Le livre guide qui orientait nos pas, nous avertissait que le chemin qui passait par *Ourense*, à travers des montagnes de *León*, était particulièrement périlleux au printemps. Le sud de

la Galice, une région très montagneuse, était sillonné par de nombreuses rivières qu'il faudrait traverser à gué. Cette situation nous avait convaincus de monter vers le nord où nous allions croiser le *camino francés* à Astorga.

Dans mon esprit, ce chemin demeurait incomplet, amputé du *camion sanabrés*. Aussi je rêvais de faire ce tronçon, un jour. Cette année, l'intervalle de trois semaines entre la fin du chemin portugais et l'arrivée de mon épouse à Paris me permettait enfin de rester en Europe et de parcourir ce *camino* qui m'attirait particulièrement.

C'est donc avec certaines appréhensions que j'ai quitté mon ami belge, Roger, hier soir, et que je me suis rendu seul, ce matin, à la *estación de autobuses*, pour monter dans un véhicule qui m'amènerait au point de départ de ce nouveau chemin.

Il est 13 h quand l'autobus entre dans la gare de *Zamora* en provenance de *Santiago*. Situé dans un quartier résidentiel récent, l'édifice me semble nouvellement construit. À la sortie, je demande à un policier de faction, qui se tient à l'ombre, dans quelle direction je dois marcher pour rejoindre le centre ville. Il tend le bras en direction du soleil, à l'ouest, sans doute. Je m'arrête à un petit bar pour acheter une bouteille d'eau. Juste en face, à la *farmacia*, un immense thermomètre à l'extérieur, indique un beau 43° degrés. J'avais deviné. Le soleil frappe fort.

Après une demi-heure de marche, j'arrive enfin à *la calle Santa Clara*, la grande rue commerciale que je connais bien. Quelques minutes plus tard, je sonne à l'*hostal Chiqui*, sur la rue *Benavente*. Une voix féminine s'empresse de me répondre. Une chambre est disponible. Je monte au deuxième étage et je reconnais la vieille dame. Je lui explique que je suis venu ici, en 2004, et que c'est un plaisir pour moi d'y revenir. Sans autre commentaire, je paie les 30 € et elle me remet les clefs. Je ne verrai personne d'autre dans ce petit

hostal jusqu'à ma sortie, le lendemain matin.

Je prends quand même une douche pour me donner bonne conscience, car avec cette température, le geste me semble inutile. Comme je n'ai rien mangé depuis mon départ, je pars à la recherche d'un restaurant. La petite cafétéria en face de l'*hostal* où nous avons soupé lors de notre passage a subi de profondes transformations et, en jetant un regard sur les bouteilles de champagne sur le comptoir du bar, je comprends qu'un groupe fait la fête. Toutes les tables sont remplies et je ne me sens pas du tout le bienvenu.

Dans une ruelle, adjacente à la rue *Santa Clara*, une petite terrasse sert encore des repas. La jeune fille m'apporte la carte du menu qui convient à mon portefeuille. Pendant que l'on me prépare une assiette, je sirote une bière froide qui fait du bien.

Pour la première fois, je réalise que maintenant je suis vraiment seul, que je me prépare à faire un chemin en solitaire comme je l'ai toujours désiré.

En 2001, lors de mon premier chemin, j'avais recherché la compagnie des autres pèlerins, dès le départ. Je craignais de marcher seul. Après que mes premiers compagnons de route m'eurent quitté à Aumont-Aubrac, j'avais marché seul quelques jours à peine, porté par l'adrénaline que m'avait procuré la rencontre de *Felice*, la jeune handicapée espagnole. Puis, je m'étais joint aux quatre pèlerins de Poitiers, dans le gîte d'Estaing. Étaient venus s'ajouter peu après Monique de Lille, Gilles de Paris et même Georges de Lyon, de telle sorte que je ne me sentais jamais vraiment seul.

Après la traversée des Pyrénées, pendant deux petites journées, un couple de Marseille marchait sur mes talons. Ils ne parlaient pas du tout espagnol et me demandaient sans cesse de les aider. À Pampelune, j'avais réussi à les

semer, car leur présence devenait encombrante. Cette journée même, en entrant dans la ville, un pèlerin belge m'avait montré une balise cachée derrière une voiture pendant que je cherchais la route à suivre. Nos pas allaient se croiser de plus en plus fréquemment. Roger Thomas est devenu plus qu'un simple pèlerin d'occasion, un ami, un frère. Nous avons fait cinq autres chemins ensemble, dans le partage et l'amitié. Je ne dirai jamais assez à quel point cette rencontre a changé ma vie.

Nous nous sommes quittés, hier soir, à la gare ferroviaire de *Santiago*. Il prenait le train pour Valence et aujourd'hui, je me retrouve seul pour entreprendre ce nouveau chemin. Maintenant je dois compter uniquement sur moi-même pour me débrouiller. Avec Roger, nous marchions rarement côte à côte, mais je savais qu'il était là, qu'il me viendrait en aide, si j'en avais besoin. Pour une fois, je commence un chemin tout à fait seul et je ne veux rechercher la compagnie de personne. Loin de moi l'idée de fuir ceux qui viendront vers moi, j'accepte à l'avance de partager avec eux. En plus, il me fera toujours plaisir de les écouter, de manger ou boire à leurs côtés, mais je ne veux m'accrocher à aucun compagnon ou compagne de marche. Un vrai chemin en solitaire.

Malgré le soleil brûlant, je tiens à revoir la ville. En cet après-midi torride, les rues sont désertes. Après la traversée de la *Plaza Mayor*, je longe l'immense cathédrale, franchit le portail des murailles et m'avance sur une terrasse qui surplombe le grand fleuve *Duero*. À ma gauche, derrière moi, le château du chevalier *El Cid Campeador*. Il avait fait construire le bâtiment sur le point le plus haut de la ville, avec une vue magnifique sur le fleuve et la Castille. En effet, de cette terrasse, notre regard se prolonge vers l'est en direction de *Madrid*, et au sud, vers *Salamanca*. À son époque, la majeure partie de ces terres fertiles appartenait encore aux envahisseurs, *los Moros*. Je me rappelle, en 2004, nous étions arrivés par le sud et je m'étais émerveillé devant ce promontoire, sur la rive nord du fleuve. Le château brillait au soleil, pointant fièrement ses tours au-dessus de la muraille, sur un fond bleu, sans nuage. La gloire de l'Espagne éclatait de lumière. Il avait